

<p>இட்டார் பெரியோர்</p> <p>இடாதார் இழிகுலத்தோர்</p>	<p style="text-align: center;">Lettre du CERCLE CULTUREL DES PONDICHERIENS</p> <p style="text-align: center;">* * * * *</p> <p style="text-align: center;">புதுச்சேரியர் கலை மன்ற</p> <p style="text-align: center;">மடல்</p> <p style="text-align: center;">Rédaction : M.Gobalakichenane, 22, Villa Boissière, 91400 - Orsay, France</p>	<p style="text-align: center;">ISSN 1273-1048</p> <p style="text-align: center;">No. 28</p> <p style="text-align: center;">Juin 2000</p> <p style="text-align: center;">Organe de Liaison des Ressortissants de l'Inde ex- française : Pondichéry, Karikal, Mahé, Yanaon (et Chandernagor)</p>
---	---	--

Un poème moderne

Après la publication de la traduction de certains couplets de Silappadigâram (சிலப்பதிகாரம்), nous faisons un grand saut dans le temps pour publier l'oeuvre d'un poète contemporain.

Originaire de la région de Tirunelvely, VaNNanilavane (வண்ணநிலவன்) est l'un des poètes populaires, aujourd'hui au Tamil Nadu. Il a d'abord collaboré à la revue satirique bien connue "Tughlak" (துக்ளக்) paraissant à Chennai (சென்னை), puis à l'excellente revue littéraire mensuelle "SubhamangaLa" (சுபமங்கலா), malheureusement disparue après le décès de son fondateur Kômal Swaminâthan (கோமல் சுவாமிநாதன்). Il a écrit aussi des nouvelles.

Dans ses poèmes, outre une nouvelle de forme de poésie moderne, on trouve une recherche du sens de la vie et des raisons de l'injustice sociale. Nous prproposons ci-dessous l'une de ses oeuvres datée de 1990.

காலம்

காலத்தை என்ன செய்ய :
பேனாவைக் கைக்குட்டையைத்
தொலைப்பது போல் காலத்தைத்
தொலைக்க முடியவில்லை.
காலம் காட்டும் கடிகாரம்
காலம் பற்றி அறிந்ததில்லை.
பறப்பன, ஊர்வன, பஸ் ஸ்டாண்டில்
படுத்திருக்கும் பரமசாது பசுக்கள்
முகம் பார்க்கும் கண்ணாடிக் குருவிகள்
எதர்க்கும் காலம் பற்றிய
ஓர்மை யில்லை, என்னைத் தவிர.
விழித்தாலும், உறங்கினாலும்
வீணை என்னுடனிருக்கும்
காலத்தை என்ன செய்ய ?

வண்ணநிலவன் (1990)

Le temps

Que faire du temps
Tel un stylo ou un mouchoir
Je ne peux le perdre
La pendule qui indique l'heure
Ignore tout du temps
Les êtres qui volent et rampent,
Les sages vaches couchées aux arrêts de bus,
Les oiseaux de verre qui observent les visages
N'ont aucun souci de temps :
Excepté moi.
Que je sois éveillé ou endormi,
M'accompagnant inutilement,
Que faire de ce temps ?

VaNNanilavane (1990)
(trad. par Ponny G.)

Un Monde où tout se tient (par Maurice Schumann)

மோரிக் சூமான் கண்ட பிணைந்திருக்கும் உலகம்

Quand Lénine écrivait : “Le chemin le plus court de Moscou à Paris passe par Pékin, Tokyo et Calcutta”(1), il dessinait le cadre dans lequel doivent être replacées les nouvelles complexes, sinon confuses qui nous parviennent d’Asie.

Deux événements récents nous aident à définir l’attitude indienne. D’une part, le 18 octobre (1949), à l’Université de Colombia, le Pandit Nehru exprimait l’espoir qu’un gouvernement “souverain et indépendant” se constituerait bientôt en Indochine, sans se référer explicitement ni à Bao Dai ni à Ho Chi Minh ; d’autre part, le 21 octobre, à Singapour, le représentant de l’Inde se prononçait en faveur de l’administration conjointe à la Commission Economique pour l’Extrême-Orient des délégués de Ho Chi Minh et de Bao Dai.

A ces deux faits s’ajoutent deux données permanentes qui peuvent étayer une appréciation valable sur le mémorandum que le gouvernement de la Nouvelle-Delhi a fait remettre au cabinet de Londres. En premier lieu, il est hors de toute vraisemblance que le Pandit Nehru puisse éprouver, envers la personne de Ho Chi Minh et son entourage communiste, la moindre sympathie ou même garder à leur sujet la moindre illusion : on sait, en effet, que *les dirigeants de l’Inde nationale* ne manquent pas une occasion de dénoncer le bolchevisme comme un attentat permanent contre la spiritualité hindoue, qu’ils font grief aux Anglais d’avoir favorisé la propagande stalinienne, de 1941 à 1945, pour saper le crédit du Mahâtmâ et combattre l’influence du Congrès, enfin qu’ils pourchassent et emprisonnent systématiquement les communistes, notamment dans le



Bengale et dans la province de Madras (qui comprenait le Tamilnâdu, une partie de l’Andhra Pradesh et la partie côtière du Karnataka). En second lieu, il n’est pas moins inconcevable que Nehru fasse spontanément appel à l’Angleterre, soit pour l’opposer à une autre puissance européenne en Asie, soit pour la traiter comme une sorte d’arbitre dans un conflit asiatique. Certes, les animateurs de l’Inde nouvelle qui ont choisi, de rester à l’intérieur du Commonwealth demeurent fidèles à l’esprit de Gandhi, en voulant substituer à l’ancienne inimitié une entente d’égal à égal entre le colonisateur et le colonisé d’hier. Certes, le mémorandum, en admettant qu’il soit authentique, était destiné à demeurer secret; mais, deux ans après la proclamation de l’indépendance indienne et au moment où un corps expéditionnaire britannique poursuit une lutte farouche en Malaisie, on imagine malaisément que l’idée de prendre l’Angleterre comme juge ou comme témoin ait pu germer dans le cerveau du Pandit.

Mais, tout s’éclaire, à partir du moment où on se rappelle qu’une conférence des diplomates et des chefs militaires en Extrême-Orient doit s’ouvrir aujourd’hui même, à Singapour. En effet, il nous paraît évident qu’avant de s’orienter définitivement vers la reconnaissance du gouvernement de S.M. Bao Dai, le cabinet britannique a consulté la Nouvelle Delhi et il nous paraît vraisemblable que la réponse ait été substantiellement la suivante : “Faites comme nous ; Ne choisissez pas entre Bao Dai et Ho Chi Minh ; Attendez plutôt que les nationalistes non communistes qui s’étaient ralliés au Viet-Minh aient imposé une troisième solution”.

(1) Calcutta était encore la ville la plus importante de l’Inde.

Pour expliquer cet état d'esprit, il est tentant de recourir à une comparaison. Pendant l'année qui a suivi le 28 juin 1948, c'est-à-dire son excommunication par le Kominform, Tito s'est acharné à démontrer qu'il ne se laisserait pas rejeter dans le camp occidental : plus il était dénoncé comme schismatique, plus sa susceptibilité marxiste était en quelque sorte avivée. De même, les défis qui lui sont lancés par le Kominform asiatique et les périls que la victoire de Mao Tse Toung fait planer sur l'Inde nationale obligent le Pandit Nehru à rompre la solidarité qui, pendant si longtemps, unit les révolutionnaires et les nationalistes asiatiques.

Mais, plus il est entraîné dans cette voie, plus son nationalisme se croit ombrageux. Jamais, il n'a tant insisté sur le postulat de la "neutralité indienne" qu'au cours de son voyage en Amérique; jamais, il n'a marqué tant de défiance envers la France (qu'il aime pourtant, au fond de son coeur) que depuis le jour où elle a garanti à ses Etablissements de l'Inde méridionale (2) l'indépendance dans le cadre de l'Union Française.

Cette attitude est compréhensible. Nous dirons même qu'elle est respectable. Mais, comme le prouve encore l'exemple de Tito, elle est fragile et surannée. De même que, si l'Occident s'était abandonné et si l'Amérique avait abandonné l'Occident, il n'y aurait déjà plus d'indépendance yougoslave ; de même, le nationalisme asiatique serait, à la longue, hors d'état de faire face, si, la disparition des régimes coloniaux une fois assurée, il ne concluait pas une entente générale et permanente avec les démocraties occidentales. C'est le sens profond des *accords conclus entre Bao Dai et la France, comme de l'entente rétablie entre l'Inde et l'Angleterre.*

Maurice Schumann

"République Française", Pondichéry, 21-12-49

(2) Chandernagor, situé au Bengale, avait été rattaché à l'Inde, en 1949, après un référendum.

La performance tamoule à Maurice au 18e siècle

La performance sociale et culturelle tamoule à Maurice doit tenir compte du rôle joué par les Tamouls au 18e siècle, bien avant les ouvriers contractuels venus du sud de l'Inde au siècle suivant. En effet, des Tamouls du sud de l'Inde vivaient à Maurice depuis un bon siècle avant que les contractuels débarquèrent dans cette île.

Le rôle joué par les Tamouls au 18e siècle a une signification à plusieurs facettes : commerciale et économique, architecturale et industrielle. Les *premiers Tamouls à débarquer à Maurice arrivèrent vers la fin de la deuxième décennie du 18e siècle (1719)*. Ils vinrent comme *tisserands* et apportèrent à Maurice une compétence nouvelle qui n'y existait pas auparavant. Une décennie plus tard, vers 1729, le Gouverneur français *Dumas encouragea quelques ouvriers* du sud de l'Inde à venir s'établir à Maurice. En quelques années (1735), le Gouverneur *Labourdonnais*, apparemment impressionné par la bonne qualité de leur travail à Maurice, *fit venir encore d'autres ouvriers du sud de l'Inde*. Ces ouvriers furent suivis par une horde d'artisans et *commerçants (chettiyârs)*.

Les *bâtiments de Port-Louis furent construits par les maçons, charpentiers et artisans tamouls*. Ceux-ci participèrent à la construction du bâtiment d'origine du *musée de Port-Louis* et aussi, semble-t-il, à l'érection de la *mosquée Jummah de Port-Louis*.

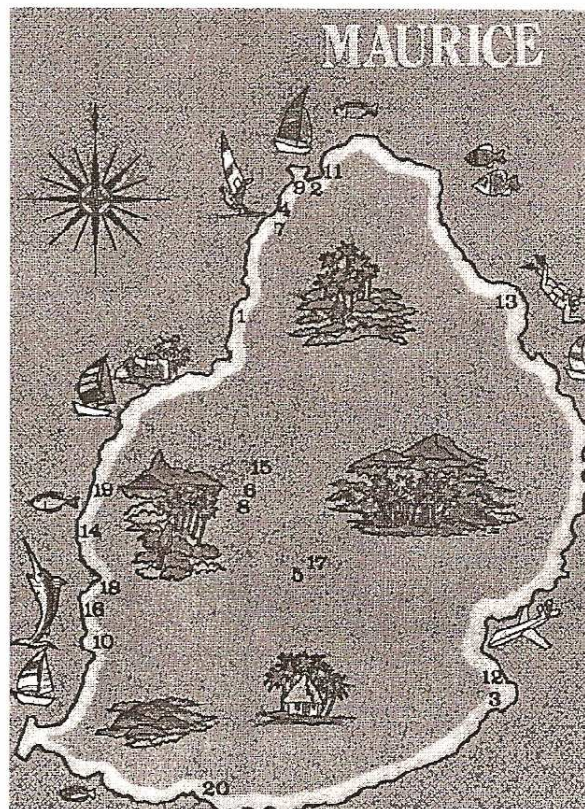
Le Gouverneur Labourdonnais établit une industrie florissante de construction navale à Port-Louis. Et c'est avec l'aide très précieuse des ouvriers indiens qu'il réussit dans son entreprise. Il envoya une escadre de vaisseaux à Madras pour aider les Français dans leur conflit contre les Britanniques.

Les ouvriers du sud de l'Inde formèrent aussi de nombreux Africains installés à Maurice comme ouvriers et artisans et ce fut, en effet, un autre service rendu à Maurice.

Ce travail et cette activité des Tamouls à Maurice durant le 18e siècle aidèrent l'île du point de vue commercial et architectural. Mais, bien qu'ils durassent un siècle, ils n'eurent pas beaucoup d'impact linguistique et culturel.

Plusieurs, si non la plupart des Tamouls du sud de l'Inde, surtout ceux originaires de Pondichéry, étaient chrétiens (catholiques romains). Leur église était la même que celle de leurs employeurs - Eglise Catholique Romaine - et la construction de temple qui fait partie de la vie des Tamouls était rare à Maurice durant tout le 18e siècle. Il n'y avait pas non plus d'activité religieuse et culturelle qui s'épanouit généralement autour d'un temple indien.

La langue de l'Eglise Catholique à Maurice était principalement le Français. Quelques uns des Tamouls qui arrivèrent du sud de l'Inde à Maurice, au 18e siècle, connaissaient un peu le Français ou bien des rudiments de cette langue. Plusieurs d'entre eux voulurent connaître de plus en plus la langue de leur église et de leurs employeurs, en particulier à l'époque où le Français était la langue de la Société cultivée.



Ceci étant, ces Tamouls du sud de l'Inde furent les premiers à introduire *la langue tamoule* à Maurice. Ce fut, en fait, la première langue indienne parlée dans l'île. Mais, le développement important linguistique et religieux de la culture tamoule devait attendre l'arrivée des immigrants contractuels du sud de l'Inde au siècle suivant.

L.P.Ramyead (1989)

Appel aux Lecteurs - Appel aux Lecteurs - Appel aux Lecteurs

La Rédaction invite ses lecteurs à proposer des articles d'une à deux pages sur un point particulier lié : à Pondichéry à l'époque française (1674-1962), à la francophonie actuelle dans les anciens comptoirs français, aux survivances des liens franco-tamouls en Inde et France, etc

Internet *** Internet *** Internet *** Internet *** Internet *** Internet *** Internet *** Internet *** Internet *** Internet

Les articles de La Lettre du Cercle Culturel des Pondichériens sont également sur :

<http://www.MicroNet.fr/~karikaln/ccp.htm>
